Bulletin de la Société de Linguistique de Paris

TOME LXVIII — 1973
FASCICULE 1

PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK

LA THÉORIE DES LARYNGALES DE SAUSSURE À KURYŁOWICZ ET À BENVENISTE

Essai de réévaluation

SOMMAIRE. — *Mise au point historique sur les apports respectifs de Saussure, Möller, Cuny, Kuryłowicz et Benveniste à l'élaboration de la théorie des laryngales indo-européennes.*

1. La théorie des laryngales peut être rangée parmi les acquets solides de la recherche moderne sur l'indo-européen. Dans son histoire, la place d'initiateur revient à Ferdinand de Saussure. Si son dernier ouvrage, non écrit, le *Cours* (publié en 1916) a été le fondement de la linguistique moderne[1], son premier ouvrage, écrit, le *Mémoire* (publié en 1878) a posé les bases d'une nouvelle interprétation du système vocalique indo-européen dans son ensemble.

Jusque-là, il y a unanimité complète. Mais les étapes suivantes du développement de la théorie des laryngales, et même les détails de l'étape initiale, tendent à devenir de plus en plus flous à mesure qu'on lit les ouvrages qui en rendent compte. Aujourd'hui encore, Lehmann maintient que l'assignation au pré-indoeuropéen des consonnes aujourd'hui appelées laryngales a été en premier suggérée par Saussure[2], alors que, contemporain et critique de ce dernier, H. Möller affirmait que les sons en question étaient vocaliques aux yeux de Saussure, mais consonantiques aux siens[3].

Au crédit du même Möller, Polomé porte le passage des deux laryngales de Saussure à trois, et leur dénomination même de « laryngales », mais rien de plus[4]. Messing reconnaît,

1. Pour les détails, voir Szemerényi 1971, 34 f.
2. Lehmann 1952, 22[1] ; 1972a, 978 ; 1972b, 169.
3. Möller 1880, 492[2].
4. Polomé 1965, 11-13. Lehmann soutient que Möller 1879, 157 note (lire : 151 note) établit une connexion entre les sons supposés par Saussure et des

en outre, que l'intuition de Möller, reconstruisant l'antécédent pré-indoeuropéen de lat. *agō* comme *Aegō*, marquait un progrès sur la reconstruction saussurienne comme *Agō*[5].

Dans d'autres historiques, Möller ne joue aucun rôle. Ainsi, la plus récente analyse des mérites de « Saussure indoeuropeista », lui donne comme successeur immédiat Cuny, au crédit de qui est même portée la troisième laryngale *E*[6]. Il est même arrivé qu'on présente la théorie laryngale en sautant de Saussure à Kuryłowicz sans mention de Möller ou de Cuny[7]. Mais, là même où l'apport de Möller n'est pas passé sous silence, il est présenté très confusément. Ainsi Pedersen parle du *H* supposé par Saussure *et* par Möller, et les crédite également tous deux de l'hypothèse que ce *H* consonantique pouvait apparaître (a) à l'initiale, (b) entre voyelles, (c) entre consonnes, (d) entre consonne et voyelle, enfin (e) entre voyelle et consonne[8]; or, même si l'on était disposé à assimiler les éléments saussuriens à un *H* consonantique, on ne peut en tout cas admettre que Saussure ait jamais envisagé autre chose que les situations (d) et (e) : les mérites respectifs des deux chercheurs ont droit à une distinction plus attentive.

Mais, outre ces réductions ou suppressions injustifiées, il arrive que les travaux des protagonistes soient présentés sans référence exacte à leur chronologie, ce qui aboutit à de véritables distorsions historiques. Selon un indoeuropéanisant cependant connu pour son souci de l'histoire, la théorie laryngaliste naquit avec Saussure, qui supposait deux sons

consonnes sémitiques, et les appela laryngales. Dans la note de Möller à quoi il renvoie, celui-ci parle de « Kehlkopfspirans » et de « Kehlkopf-*r* » mais il est douteux que ces termes aient même signification que nos « laryngales » ; en particulier, le « Kehlkopf-*r* » semble être un *r* uvulaire. De plus, la note citée ne mentionne pas le sémitique ; c'est en 1880, 492[2] que les sons en question sont définis comme étant très probablement « Gutturale von der Art der semitischen ».

5. Messing 1947, 171 f.

6. Vallini 1969, 38-39 ; Möller est seulement mentionné dans une note p. 38 et à la p. 42. Möller n'est pas nommé dans la formulation classique donnée par Lejeune dans son excellent *Traité de phonétique grecque* ([2]1955, 173) ni dans la version révisée intitulée *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien* (1972, 202). Möller a « meilleure presse » chez Couvreur 1937, Tronskij 1967, 12 f. (qui, cependant, méconnaît totalement le rôle de Cuny), Keiler 1970 *passim* (voir index).

7. Cf. Desnickaja 1955, 200-202 ; aussi 212 sur la version de la théorie chez Benveniste.

8. Pedersen 1938, 182.

de cette nature; Möller en supposa cinq, qu'il compara aux laryngales sémitiques; il fut suivi par Cuny, qui pourtant n'accepta que trois laryngales; Pedersen, lui, supposa pour le pré-indoeuropéen un noyau syllabique qui différait du ə de Brugmann, notamment par sa nature consonantique[9]. De cette séquence le lecteur mal informé aura peine à induire qu'en fait Pedersen précéda Cuny, et qu'il changea de vues par la suite; quant à la doctrine trilaryngale, elle ne représente qu'une étape de la pensée de Cuny, lequel plus tard posa plus de laryngales que la théorie maximale de Möller; mais celle-ci, à son tour, était le développement d'une doctrine antérieure à trois laryngales.

Ni les vues réelles des premiers théoriciens des laryngales, ni les dates de leurs découvertes, ne sont présentées correctement (quand elles sont présentées) dans les exposés existants à ce jour. Qui plus est, les progrès dus aux divers chercheurs y sont très malaisément perceptibles. Or, dans le demi-siècle qui a suivi le *Mémoire* de Saussure et qui s'est clos sur le triomphe de la théorie laryngaliste, à peine plus qu'une demi-douzaine de savants ont pris part au développement de la doctrine : il est possible (et il est grand temps) d'élaborer un jugement fondé et nuancé, qui définisse les apports et les mérites de chacun des protagonistes.

2. La principale contribution de **Ferdinand de Saussure** (1857-1913) à la théorie des laryngales est le *Mémoire*, publié en décembre 1878. Si nous remplaçons ses a_1 et a_2 par *e* et *o* respectivement, comme lui-même suggère qu'on peut le faire[10], ses positions sur la question[11] peuvent être résumées comme suit :

(1) Toute racine i.e. a *e* comme noyau syllabique, soit seul soit combiné à une sonorante[12] qui suit (« coefficient sonan-

9. Pisani & Pokorny 1953, 44.

10. Voir Saussure 1922, 137[1].

11. Saussure 1922, 127.150 f. 163.

12. « Sonorantes » est employé ici (en suivant Hockett, *Manual of Phonology*, 1955, 96) pour embrasser les « semi-voyelles » *y* et *w*, les nasales *n* et *m*, et les liquides *r* (roulée) et *l* (latérale), c'est-à-dire au sens des « sonantes » de Meillet (1937, 82). Un terme commode pour nasales et liquides est « résonantes » ; Lehmann (1952, 8) l'emploie au sens de nos « sonorantes », mais la résonance est caractéristique de ces deux groupes (voir Tarnóczy, *Word* 4, 1948, 71). D'autre part, « obstruantes » est un terme utile pour comprendre à la fois occlusives et spirantes (voir Lehmann 1952, 7 et Hockett, *Manual* 96) ; « laryn-

tique »), ainsi *pet-*, *peik-*, *penk-*. Le noyau *e* peut alterner avec *o*, ou disparaître; dans ce dernier cas (degré zéro), ou bien la racine demeure sans voyelle *(pt-)*, ou bien, si une sonorante suivait, celle-ci devient syllabique : *peik-/pik-*, *penk-/pn̥k-*.

(2) En addition aux six sonorantes *y*, *w*, *n*, *m*, *r*, *l*, il y avait deux « coefficients sonantiques » supplémentaires, symbolisés par *A* et *O*. Ils n'apparaissent sous leur forme pure qu'au degré zéro; au degré normal, ils se combinent avec *e* en sorte que $e+A = \bar{e}$ et $\bar{a}$, et $e+O = \bar{o}$; avec la variante apophonique *o*, on a $o+A = \bar{o}$ et $o+O = \bar{o}$. En d'autres termes, les voyelles longues *ā*, *ē*, *ō* n'ont pas d'existence indépendante, mais résultent de la contraction de la voyelle de base *e* avec *A* ou *O*. Ainsi *bheA-* = *bhā-* se manifeste dans gr. φᾱ-μί (att. φημί) « je dis » tandis que le degré zéro *bhA-* apparaît comme φᾰ- dans φᾰ-μέν « nous disons »; de même *deO-* donne gr. δω- tandis que *dO-* apparaît dans δο-τός « donné ».

(3) Mais même *ī*, *ū*, et les résonantes syllabiques longues *n̥̄*, *m̥̄*, *l̥̄*, *r̥̄*, ne sont pas originaires : ce sont des produits de contractions de *iA*, *uA*, *n̥A*, *r̥A*, etc.[13].

(4) Devant voyelle qui suit, *A* et *O* s'élident, cf. skr. *soma-pā-m* « buveur de soma » (accus.), de *-peA-m*, mais dat. *soma-p-ē*, de *-pA-ē*[14]. — On pourrait ajouter ici que, pour rendre compte de la correspondance entre europ. *a* et indo-ir. *i* (shwa de Brugmann), Saussure pose un ᴀ qu'il considère comme « une dégénérescence des voyelles *A* et *O* »[15].

Compte tenu de ces innovations, on sera d'accord avec le jugement de Saussure sur son *Mémoire*, confié à Streitberg en 1903, à savoir que le point central de ses recherches était le phonème *A*, tout le livre étant destiné à en déterminer la fonction dans le système vocalique i.e.[16].

3. Mais la théorie saussurienne avait deux points faibles. D'une part, que *eA* pût donner à la fois *ā* et *ē* devait fatalement se révéler inacceptable, à une époque où la notion de loi phonétique allait être généralement reconnue comme le premier principe directeur des néo-grammairiens. D'autre

gales » peut alors s'employer pour des sons articulés au niveau de la glotte ou du pharynx (voir Hockett, *l. c.*).

13. Saussure 1922, 231 f.

14. Saussure 1922, 231 et cf. 190 et 35.

15. Saussure 1922, 167.

16. Streitberg 1914, 206-7.

part, il était recouru à *A* et *O* pour rendre compte des voyelles initiales de ἄγω, ὄζω : mais celles-ci sont accentuées, et il était enseigné que *A* et *O* étaient confinés aux syllabes inaccentuées de degré zéro.

Ces deux défauts furent éliminés presque aussitôt par le linguiste danois **Hermann Möller** (1850-1923).

(1) En 1879, il suggéra qu'en sus des *A* et *O* saussuriens, un troisième son, *E*, était requis pour justifier l'alternance gr. θη-/θε- (1879, 151[1])[17].

(2) Dans ce même article de 1879, Möller faisait un premier pas vers la solution de l'autre difficulté. Le trait caractéristique des séries *a* était, pensait-il, « ein consonantisches element... welches die eigenschaft hatte, ein vorangehendes oder (im anlaut) folgendes a_1 (das in der letzten zeit der grundsprache ein *ä* gewesen sein wird) in reines *a* zu wandeln, und das mit vorhergehendem vocal *a* zu reinem langem *ā* zusammenschmolz » (1879, 150). — Il vaut d'être noté que, selon Möller, il était arrivé à ce résultat indépendamment de Saussure.

L'essentiel est ici l'enseignement qu'un coefficient a changé un *e* suivant en *a*[18]. Mais cette très importante et irréprochable formulation du principe théorique ne conduisit Möller que bien plus tard à une formulation plus large et à son application pratique aux problèmes en discussion. En 1893, il se demandait encore avec hésitation si une consonne initiale perdue était responsable du passage de *e* à *a* dans un *aus-* qui serait alors issu de *ʿeus-* (p. 386, note 1). C'est dans les premières années de ce siècle que sa doctrine s'affermit. En 1906, *a-* initial et *o-* initial non apophonique sont assignés à un *e* coloré par une consonne précédente, ensuite disparue[19]. La formulation classique est donnée, avec les exemples, eux aussi devenus classiques, ἄγω et ὄζω dans la monographie de 1917[20].

17. Un troisième coefficient, *E*, était aussi envisagé par Fick 1880, 437-438, mais il regardait les trois coefficients comme vocaliques (438 : « von Haus aus Vocale »), si bien qu'on est surpris de voir de Mauro (1968, 295[5]) compter Fick, avec prénom erroné N. au lieu de A(ugust), parmi ceux qui ont tenté d'interpréter *ə* comme une laryngale.

18. Keiler (1970, 17 note 33) pense que Möller n'était pas arrivé à cette explication de *agō* dans les années 1879-1880, mais sensiblement plus tard, et pour la première fois en 1893, 386[1] ; il méconnaît visiblement le passage cité de 1879, 150.

19. Möller 1906, 256, 287 f., 314 f.

20. Möller 1917, 4-5 et spécialement 53.

(3) Déjà en 1879, les trois coefficients étaient définis comme *consonantiques* : *A* en tant que spirante glottale sonore (die tönende Kehlkopfspirans ?), *E* en tant que symétrique sourd de *A*, *O* en tant que *r* glottal (Kehlkopf -*r* ?)[21]. Henry Sweet (1845-1912), l'archétype du Dr. Higgins dans le *Pygmalion* de Shaw, objecta aussitôt qu'une telle définition de la différence entre *A* et *O* ne lui paraissait pas fondée, suggérant « as pure hypothetical identifications » que *A* était *r* glottal ou sonore roulée glottale, que *O* était la même consonne, labialisée (*r* danois), tandis que *E* pouvait avoir été un *A* palatalisé[22]. Dans ses dernières années, Möller inclinait à adopter, pour *E*, la suggestion de Sweet (1917, 4[1]).

Ce qui est intéressant, dans le présent contexte, est que les coefficients sont là (comme dans la théorie contemporaine) définis comme consonantiques. Car Saussure ne cessa jamais de les considérer comme vocaliques. Dans le passage cité plus haut (note 15), il parle de *A* et de *O* comme de voyelles, et ses contemporains ont clairement compris que telle était son opinion; ainsi Möller en 1880 déclarait (493 = 492[2]) que pour Saussure il s'agissait d'éléments vocaliques, alors que lui-même y voyait des obstruantes gutturales ou un *r* guttural. Il est dès lors impossible de soutenir que Saussure y ait vu des sonorantes[23]; voir le texte cité ci-dessous sous **4.**

(4) Saussure enseignait que les séquences *eA* et *oA* (en apophonie avec *eA*) se développaient en *ā* et en *ō* par contraction (1922, 137[1]), se créant une difficulté du fait que les deux séquences se contractaient dans des directions opposées. Möller évite cet obstacle en admettant dès 1879 que l'élément *A* avait la propriété de changer *e* en *a* avant de se combiner avec un *a* précédent en une voyelle longue *ā*, tandis que *E* se fondait simplement en *ē* avec un *e* précédent[24]. En 1893, les trois voyelles longues étaient expliquées comme résultant de la fusion d'un *e* fondamental avec une consonne disparue[25]; et on le voit rester plus tard fidèle à cette thèse[26]. Inutile de dire que c'est cette vue, et non celle de Saussure, qui survit dans la théorie moderne.

21. Möller 1879, 151[1].
22. Sweet 1881, 161.
23. Ce qu'affirme Polomé 1965, 10 (en usant du terme « résonantes »)
24. Möller 1879, 150 ; 1880, 493.
25. Möller 1893, 383 f.
26. Cf. 1906, VIII. XIV-XV.255 ; 1917, 5.

(5) Saussure, nous l'avons vu, expliquait le shwa par une « dégénérescence » des coefficients *A* et *O*, ce qui n'est guère éclairant. Möller suggéra que si ces éléments étaient des sonorantes (p.e. *r* guttural), *A* et *E* devaient être syllabiques au degré zéro, et que s'il s'agissait d'obstruantes, le shwa-voyelle résultait d'un résidu vocalique plus *A* ou *E*[27].

(6) En net contraste avec Saussure, Möller essaya, dès le début, de donner des définitions phonétiques de ces consonnes perdues. En 1879, il les appelait glottales (151^1), en 1880, gutturales (492^2), et on le voit continuer à hésiter entre les deux termes pendant de longues années (cf. 1893, 385^1; 1906, VI, 255; 1908, 188^1, 190^1, 191^3). C'est en 1911 que le terme de *laryngales* fait sa première apparition : « die von F. de Saussure für das Vorindogermanische erschlossenen « phonèmes » entsprechen den semitischen Laryngalen » (1911, VI). Mais la référence au texte de 1906, VI, 254 f. (encore que seules les dénominations « glottales » et « gutturales » y figurent) permet peut-être d'estimer que c'est à des laryngales que pensait, en fait, Möller dès 1879[28].

(7) Du début, aussi, Möller suggéra que ces éléments étaient « wahrscheinlich gutturale von der art der semitischen », *A*, par exemple, pouvant être assimilé à ālef (1880, 492^2). En fait, comme dès 1878 il croyait à quelque espèce de parenté entre indo-européen et sémitique[29], il n'est pas impossible que sa première idée de laryngales i.e. lui ait été inspirée par cet arrière-plan théorique. Mais c'est seulement à partir de 1906 que la théorie d'une parenté entre les deux familles prend une importance décisive pour le problème qui nous occupe; dès lors, Möller invoque un système à cinq laryngales : A_1 (= *E*), A_2 (= *A*), *H* (entraînant aussi coloration *a*), ʿ (entraînant coloration *o*), *h* (dépourvu d'effet). Corollairement était développée la thèse qu'une voyelle primitive unique *a* devenait *e* sous l'accent aigu, *o* sous l'accent grave (vue très proche de celle de Schmitt-Brandt à date récente).

(8) Au sujet du nombre des laryngales, un autre point vaut d'être mentionné, puisqu'il se manifestera à nouveau dans des discussions ultérieures. Nous avons établi (ci-dessus, sous 1) que Möller signala l'erreur de Saussure dès 1879,

27. Möller 1880, 493.
28. Ceci semble supposé par Lehmann 1952, 22^1.
29. Voir Möller, KZ 24, 1878, 520 et cf. 1906, V.

montrant la nécessité de postuler une troisième laryngale. En fait, les choses sont plus compliquées. L'argument essentiel de Möller était que le *A* de Saussure ne suffisait pas à rendre compte de *ē* et de *ā*, et que cette dualité de timbres rendait nécessaires deux coefficients *E* et *A*; mais il était moins sûr qu'il fût nécessaire de poser *O* comme troisième laryngale. Effectivement, en 1880, il déclarait clairement que, dans la plupart des exemples de Saussure, *O* n'avait jamais existé, et que peut-être ni *O* ni une série apophonique *ō* : *ō* : *o* n'avaient davantage d'existence. Il suggérait que *ō* pouvait être apophonique dans les séries *A*; ainsi, une série originaire *deA-/doA-/dA-* passant à *dā-/dō-/dă-*, le grec perdait *dā-* pour ne retenir que *dō-/dă-*, ensuite nivelé en δω-/δο-; d'autres exemples de l'alternance *ō/ō/o*, peut-être même tous, pourraient avoir pris naissance de la même façon (1880, 493). On voit tout de suite que c'est l'idée que reprendra Pedersen et sur quoi il fondera sa théorie bi-laryngaliste dans *Hittitisch...* (1938, 179 f.).

Cependant, Möller n'était pas tout à fait sûr que ce fût la bonne explication; il était prêt à admettre, dans certains cas, la possibilité d'un élément comme le *O* saussurien, bien qu'il n'en pût trouver d'exemples (1880, 494).

4. Avant d'en venir à peser les mérites respectifs de Saussure et de Möller, nous devons mentionner brièvement une autre contribution de Saussure en dehors du *Mémoire*. Malheureusement il s'agit d'une communication orale à la Société de Linguistique de Paris (6 juin 1891) pour laquelle nous ne disposons que d'un compte rendu très succinct dans le *BSL*. Saussure exposait que dans un certain nombre de cas skr. *th* reposait sur i.e. *t* suivi de *ə*, normalement élidé devant voyelle : voir § 2. (4); ainsi *pṛthu-* « large » représenterait un **pṛt'u-*, de **pletə-u-*; de même, *tiṣṭhāmi*, un **sti-st'-*$^{e}/_{o}$*-*; voir Saussure 1892.

L'observation elle-même, selon toute probabilité correcte, n'est pas en discussion ici. Mais on doit mettre en garde contre certaine mésinterprétation de la ligne de pensée de Saussure. Cuny a probablement été le premier à la commettre (1912, 119) : «la notation de M. F. de Saussure ' [esprit doux] indique clairement quelle idée il se faisait dès lors de la fonction consonantique du *ə* ». Mais Kuryłowicz a fait de même (1927b 202[1]; cf. 1928a 217) : « De Saussure employait l'apostrophe pour souligner qu'un *ə* consonne disparaissait

devant voyelle ». De même encore, plus récemment, Godel (1969, 23[1]) : « Indépendamment de Herm. Möller, et en observant seulement les fonctions des aspirées sourdes du sanscrit, Saussure avait soupçonné dès 1891 le caractère consonantique du phonème indo-européen *ə* »[30].

Cependant, il est démontrable que ces savants se sont mépris sur le symbole utilisé par Saussure. Il a utilisé en cette occasion le signe ' de la même façon qu'il l'avait fait dans le *Mémoire*, où il est dit (p. 231) : « Les racines *mardi*, *pavi*, *tari*, *ǵani*, donnent *mr̥d'ú*, *páv'ate*, *tár'ati*, *ǵán'as*. On pouvait le prévoir : le cas est le même que pour *somap'é* = *somap*^{A}*-é*, datif de *soma-pā́*, et la voyelle élidée dans *páv'a-* n'est autre, comme on l'a vu, que celle qui a dû subir le même sort dans la 3e pers. pl. *pun'ate* = *pun'n̥té* ». Dans tous ces cas, le signe ' marque une élision de voyelle, phénomène mentionné au § 2 (4). L'orthographe *pr̥l'u-* de 1891 ne diffère en rien de l'orthographe *mr̥d'u-* de 1878. Saussure n'a pas changé d'avis dans l'intervalle : les coefficients restaient pour lui des voyelles, comme ils l'avaient été dès leur conception. Qui plus est, Saussure est encore exactement du même avis en 1909. Discutant, dans l'article bien connu sur *agricola*, de la flexion des noms disyllabiques du type *grebhə-* (désormais noté *grebhŏ̄-*!) il dit (1922, 587) que la forme « a dû être principalement déterminée par la loi connue qui, dès la période primitive, avait réglé le sort général de cette voyelle, en la maintenant devant consonne et en la supprimant (au lieu de la contracter) devant une autre voyelle. « L'élision de l'*ŏ̄* » — qu'on peut se permettre un instant, pour la clarté morphologique, de représenter par un signe, alors même qu'il est peu régulier de mêler aux signes phoniques ce qui sert à rappeler un événement —, devait régulièrement engendrer pour *-grebhŏ̄-s* ... le tableau de flexion suivant... »; et il donne nomin. *-grebhŏ̄-s*, voc. *-grebhŏ̄*, acc. *-grebhŏ̄-m*, mais loc. *-grebh'-i*, gén. *-grebh'-os*, nomin. pl. *-grebh'-es*.

Il est clair que, dans ces démarches, Saussure opère avec la perte d'une voyelle, non d'une consonne. Une formulation plus précise aurait souligné que le coefficient n'était pas

30. Sturtevant aussi (1930, 149) croyait que dans la théorie saussurienne *ə* était une consonne ; Couvreur de même (1937, 299) tirait argument du signe ' pour affirmer que Saussure songeait à un shwa consonantique. Vaillant va même plus loin (1950, 241) en affirmant que Saussure avait montré que la source de certains développements était « une aspirée ancienne disparue dans les langues indo-européennes » : Saussure n'a jamais parlé d'une « aspirée ».

toujours perdu sans effet devant voyelle : un *t* précédent — et non toute occlusive comme on l'enseigne généralement aujourd'hui — était changé en aspirée en sanskrit *(th)*, au moins dans certains exemples.

5. L'observation qui précède doit rester présente à l'esprit quand il va s'agir de définir, maintenant, les mérites respectifs de Saussure et de Müller en tant que Pères Fondateurs de la théorie des laryngales : nous ne devons pas, tirant abusivement avantage de notre connaissance présente d'une théorie pleinement développée, solliciter les textes de l'un ou de l'autre pour retrouver chez eux les idées qui sont les nôtres aujourd'hui.

De l'analyse ci-dessus, il résulte que les principales idées avancées par le *Mémoire* de Saussure sont les suivantes :

(a) Les racines dites à voyelle longue sont en tout point parallèles aux racines à voyelle brève : une voyelle longue est une voyelle brève *plus* un coefficient qui, se combinant avec elle, lui a apporté la longueur.

(b) La voyelle fondamentale est *e* qui peut être soit modifiée en *o*, soit perdue.

(c) Le coefficient a deux variétés, *A* et *O*; l'un et l'autre sont des voyelles, qui apparaissent au degré zéro dans leur forme pure.

Une image sensiblement différente émerge de notre analyse de l'apport de Möller :

(a) Supposant qu'il y a une voyelle fondamentale, nous sommes nécessairement conduits à la conclusion que les trois voyelles longues *ā*, *ē*, *ō* postulent trois coefficients, non deux seulement; la comparaison avec le sémitique amène d'ailleurs à un nombre plus élevé encore.

(b) Les trois coefficients sont des consonnes; le terme de laryngales évoque leur caractère phonétique.

(c) Les laryngales affectent *e* non seulement quand elles le suivent, mais aussi quand elles le précèdent; cette dernière position rend compte des types **ag-*, **od-* que les vues de Saussure ne lui permettaient pas d'expliquer.

Il est donc clair que le seul souci de Saussure était d'établir et d'interpréter le système vocalique i.e., alternances apophoniques comprises. Le *Mémoire* de 1878, dit Meillet, « a tiré

les conclusions des découvertes des dernières années et posé d'une manière définitive la théorie du vocalisme indo-européen »[31]. Pedersen a vu le *Mémoire* sous le même jour, le décrivant[32] comme « the most inspired treatment of IE ablaut », où Saussure « succeeded in explaining with great skill the vowel-alternations in which IE *a* takes part ». Comme nous l'avons vu, c'est sous ce jour aussi que Saussure souhaitait qu'on vît son ouvrage : s'adressant à Streitberg en 1903 (voir note 16 ci-dessus) il décrivait le *Mémoire* comme consacré en premier lieu à déterminer la fonction du phonème *A* dans le système vocalique i.e. Et que la conception d'un tel phonème vocalique ne menât pas nécessairement à quelque forme que ce soit de théorie des laryngales est clairement illustré par le fait que Saussure ne daigna jamais faire allusion aux modifications apportées par Möller à son système — pas même en 1891 dans son article du BSL, là où il fut le moins loin de voir dans son phonème *A* une vraie laryngale —, pas plus que l'adhésion de Meillet aux vues de Saussure sur *ə* ne l'amena jamais à accepter la théorie laryngale.

Combien différentes, les perspectives dégagées par l'analyse de l'œuvre de Möller! Comme nous l'avons vu, et comme nous allons le voir mieux encore, Möller a pratiquement formulé tous les principes de l'ultérieure théorie des laryngales.

Aussi pouvons-nous conclure que *Saussure* est bien *le fondateur des vues modernes sur le vocalisme et le système des alternances apophoniques de l'indo-européen*, mais n'est, au mieux, qu'un précurseur du laryngalisme; *le véritable fondateur de la théorie laryngale est le savant danois Hermann Möller.*

6. Avant de poursuivre l'examen du courant principal du laryngalisme, il est équitable de jeter un coup d'œil sur un autre savant danois dont l'intervention première, dans ce champ d'études, n'a été qu'épisodique.

Il s'agit de **Holger Pedersen** (1867-1953), compatriote de Möller, qui devait devenir son collègue à l'Université de Copenhague. Dès ses premiers travaux de 1893, il adhéra à la doctrine de Saussure et Möller, en lui apportant une

31. Meillet 1937, 473.
32. Pedersen 1962, 288 f.

modification non négligeable[33] : à ses yeux, le coefficient unique *A* était de nature consonantique (comme chez Möller), pouvant cependant fonctionner comme une sonante et apparaître alors comme *ə* (européen *a*, skr. *i*/*ī*). A cette étape, il se contentait de répéter la suggestion de Möller sur l'apparentement de *A* à un *r* ou à un *h*; mais le problème continue à le préoccuper : dans son fameux inventaire phonologique de l'indo-européen, il suppose que la consonne perdue était peut-être un *r* articulé en arrière, ou un γ (1900, 86); dans la décennie suivante, la spirante vélaire sonore γ a sa préférence (1908, 348). Davantage importe que, dans l'exposé systématique de sa théorie que donne la *Vergl. Gram. der Kelt. Sprachen* de 1909, cet élément consonantique unique (désormais noté par *g̹*) était présenté comme se vocalisant en (europ.) *a* entre consonnes, comme disparaissant devant voyelle, et comme se combinant avec une sonorante syllabique précédente pour donner la sonorante syllabique longue correspondante; puisqu'une spirante unique était postulée, il fallait admettre trois voyelles fondamentales *(a, e, o)* qui se combinaient (en *ā*, *ē*, *ō*) avec la spirante devant consonne, mais demeuraient non affectées si la spirante les précédait.

Cette version personnelle de la théorie « laryngale » demeura sans écho ; trente ans plus tard elle devait être reprise avec une présentation remaniée et plus séduisante.

7. Revenant maintenant à Möller, nous devrons reconnaître que, s'il a pratiquement édifié à lui seul la doctrine laryngale, il l'a fait d'abord d'une manière quasi aphoristique et non-systématique, puis, dans une phase ultérieure, a marié cette théorie, pour le meilleur et pour le pire, avec celle de la parenté de l'indo-européen et du sémitique. Ce fut un bienfait du ciel pour Möller que l'apparition d'un défenseur à la tête claire et logique en la personne du savant français **Albert Cuny** (1870-1947).

Non que leurs premiers contacts aient été très heureux. Recensant *Semitisch und Indogermanisch* de manière hostile et tranchante, Cuny rejetait la théorie en bloc[34]. L'auteur se plaignit que ses vues eussent été déformées, et, sensible à sa réaction, Cuny, bientôt après, se borna à rendre compte objectivement des vues présentées par Möller en 1906 et

33. Voir Pedersen 1893a, 268-269 ; 1893b, 292.
34. Cuny, BSL 14 (55), 1907, CCXLIV-CCXLIX.

1908[35], indiquant même que si elles étaient correctes elles nous aideraient à mieux comprendre certaines questions, p. ex. la loi de Bartholomae[36]. Une meilleure connaissance de Möller mena Cuny à une conversion : en 1912, il publie un article de revue où non seulement il rend compte des théories de Möller (notamment de la théorie laryngale), mais va au delà de son modèle sur plusieurs points importants. Ses thèses principales sont les suivantes :

(1) L'indo-européen avait trois laryngales (120-125) : c'est l'enseignement de Möller en 1879.

(2) L'idée de Möller que les laryngales étaient consonantiques reçoit appui de données distributionnelles que Möller n'avait pas aperçues (101-103) : dans une séquence sonorante +laryngale+obstruante, c'est toujours la sonorante qui se vocalise *(sterə- : stṛətós)*, d'où il ressort que la laryngale est moins vocalique que la sonorante.

(3) D'autre part, s'il n'y a pas de sonorante, la laryngale, après la chute de la voyelle, se vocalise (102, 103[3]) : ainsi *sāg-* représente *seAg-*, tandis que *săg-* est *səg-*, c'est-à-dire *sḀg-*. Du moment que shwa est la forme vocalique des laryngales, il y avait trois shwas comme le montre le grec (120).

(4) Une (consonne) laryngale était « une sorte d'*h* dont la durée venait s'ajouter à celle de la voyelle précédente » comme dans le français *tête*, de lat. *testa*, via *tehte* (103[3], 125). Les laryngales avaient aussi des caractères oraux : articulation prépalatale pour *E*, centrale abaissée pour *A*, labiovélaire pour *O* (124)[37].

(5) Le caractère consonantique est confirmé par la découverte de Saussure, qu'une sourde aspirée de l'indien est souvent issue de *t*+laryngale (118 sq.).

(6) Ici, Cuny ajoute une autre confirmation qui est sa propre découverte : il y a aussi en skr. des sonores aspirées issues de sonore+laryngale (119-120), ainsi *aham* de *egH-*, *mahant-* de *megH-*.

(7) Le caractère consonantique des laryngales rend compte de la perte de shwa médian dans diverses langues. Qui plus

35. Cuny, REAnc 11, 1909, 275-279 (sur Möller 1906, 1908).
36. Cuny, BSL 16 (58), 1910, 392-396 (sur Möller 1908, 1909).
37. Plus tard (BSL 32, 1931, 39) les laryngales sont définies comme suit : *E* est une palatale sourde, *A* une vélaire sourde, *O* une postvélaire sonore.

est — et c'est là encore une découverte propre de Cuny[38] — l'intonation rude du balto-slave est souvent due à une longueur vocalique produite par une plus ancienne laryngale, cf. lit. *béržas* « bouleau », de *bhērgos* <*bherHgos* (117).

(8) Toutes les racines sont monosyllabiques et à voyelle *e*; soit donc (si *R* note une sonorante, *C* une obstruante) une formule générale :

$$\left.\begin{matrix} C \\ \text{ou} \\ R \end{matrix}\right\} e \left\{\begin{matrix} C \\ \text{ou} \\ R \\ \text{ou} \\ RC \end{matrix}\right.$$

Cela signifie aussi que toute initiale vocalique est secondaire, et dénonce une plus ancienne laryngale initiale (114).

(9) Toutes les racines pouvaient être élargies par un morphème diphonémique (p. ex. *gheu-* « verser », avec *-ed-*, donnait **ghew-ed-*), d'où, par perte de voyelle, deux variantes (105-106) :

I, *gheud-* : II, *ghwed-*

(10) Cette analyse nous permet de comprendre la structure des racines à voyelle longue : ce sont des variantes II d'élargissements impliquant un morphème à laryngale (109-110). Ainsi *sthā-* est *st-eA-*, alternant de *set-A-*, l'un et l'autre élargis à partir d'une base monosyllabique *set(h)-*; pareillement, *dhē-* « placer » vient de $Hedh\text{-}eH_1$-, *dō-* « donner » de $Hed\text{-}eH_3$-.

On voit tout de suite que la plupart de ces thèses reparaissent dans des travaux plus récents. Cuny a fait bien plus qu'adapter les vues de Möller : il a développé ingénieusement l'édifice dont Möller avait posé les bases. Ce mérite lui demeure acquis même si plus tard il s'est laissé aller à des développements qui n'ont pas (ou pas encore ?) reçu un agrément étendu. Il n'est pas exagéré, il est en fait de stricte justice, de reconnaître que le cadre général, largement accepté, de la théorie laryngale est pour une grande part la création de Cuny. *Möller est le vrai fondateur de la théorie laryngale, mais à Cuny revient le mérite de l'avoir, le premier, systématisée et développée.*

38. Mais quelques doutes se font jour si l'on compare Möller 1894, 135[2].

8. A la veille du triomphe de la théorie laryngale, Pedersen présenta deux contributions à la doctrine (1926, 48[1]). D'une part il était disposé à admettre que *toutes les sourdes aspirées* s'étaient formées de la manière indiquée par Saussure. D'autre part, il suggérait que, dans de rares cas, une sonore aspirée pouvait s'être développée par contact, d'une sonore avec le degré zéro des séries *ā* et *ē*. Pour les sourdes aspirées, c'était la première fois qu'on étendait explicitement la découverte de Saussure (1891) à d'autres consonnes que les dentales; implicitement cependant le titre saussurien (mentionnant[39] *kh*, *čh*, *ṭh*, *th*, *ph*) y invitait, mais les deux seuls exemples allégués par Saussure concernaient *th*; par ailleurs, la même découverte fut faite, indépendamment, par Kuryłowicz : voir § 9 (2). La thèse concernant les sonores aspirées n'est qu'une redécouverte des idées avancées par Cuny en 1912.

9. Le triomphe final fut assuré par un jeune savant polonais, **Jerzy Kuryłowicz** (né en 1895) qui, ses études universitaires terminées, était venu travailler sous Meillet (1923-1925), puis était, en 1926, devenu privatdozent à Lwów. Dans un feu d'artifice d'articles publiés en 1927 et 1928, il donna vie à la doctrine dormante de Möller et Cuny, y ajouta diverses idées neuves, et trouva de nouveaux arguments pour la soutenir, le plus spectaculaire étant que le hittite conservait une partie des laryngales ailleurs perdues : découverte qui transforma l'hypothèse en vérité démontrée. Les points principaux sont les suivants[40] :

39. Dans le *Recueil*, on lit *kh, čh, ch* [sic], *th, ph* ; *ch*, étrange pour tout sanskritiste à côté de *čh*, est une faute d'impression pour *ṭh* (que donnait, correctement, BSL).

40. Il peut importer beaucoup à l'interprétation chronologique de connaître non seulement la date de publication des travaux mais plus encore leur date de rédaction. En réponse à ma requête, le professeur Kuryłowicz m'a courtoisement communiqué (lettre du 10.XII.1972) l'ordre de succession (salvo errore, dit-il) des cinq premiers articles ; j'ai ajouté un sixième article, et les dates de publication vérifiables :

	Titre	Rédaction	Publication
(a)	*ə* indo-européen et *h* hitt.	Juillet 1926	Déc. 1927
(b)	Les effets du *ə* en indo-ir.	brouillon : Janv. 1927	1927
(c)	Origine i.e. du redoubl. att.	Fév. 1927	1927
(d)	Quelques problèmes métr.	fin de 1927	1928
(e)	Le type védique *gṛbhāyáti*	fin de 1927	Avril 1928
(f)	Un probl. de sandhi i.e.	1928 ?	1930

On verra que l'ordre de Polomé (1965, 61) diffère de celui-ci. Mais il est, de

(1) Reprenant à son compte pratiquement tout l'édifice bâti par Cuny en 1912, Kuryłowicz, au départ, considère comme établies les relations de base suivantes (H_1, H_2, H_3 étant les nouveaux symboles pour *E*, *A*, *O*, et *C* symbolisant les consonnes) :

$$\bar{e} = eH_1(C);\ \bar{a} = eH_2(C);\ \bar{o} = eH_3(C)$$ [41]

Du fait que *tout mot commence par consonne*, on peut aussi dire (1927a 95; 1927c 207; 1928a 215) que

$$e\text{-} = H_1e\text{-};\quad a\text{-} = H_2e\text{-};\quad o\text{-} = H_3e\text{-}$$

(2) La dérivation des *sourdes aspirées* à partir de sourde + laryngale est reprise aussi, mais à la fois *étendue à toutes les occlusives* et *restreinte à la seconde laryngale* (1927b 202 f.; 1928 a 215; 1928 b 55); leur passage en iranien à des spirantes sourdes est expliqué par la survivance, bien après la fin de la période aryenne, des groupes *ph*, *th*, *kh* (1927b 205).

(3) L'explication parallèle de quelques *sonores aspirées*, avancée par Cuny : voir § 7 (6) est d'abord mise en doute parce qu'il n'est pas démontrable qu'elle se restreigne aux effets de H_2 comme le voudrait Kuryłowicz (1927b 205 f.); mais plus tard la doctrine de Cuny sera acceptée purement et simplement (1935a 53).

(4) Parmi les *idées nouvelles*, mentionnons d'abord l'observation que l'*allongement en composition* de la voyelle finale du premier membre s'explique aisément en supposant une laryngale originelle disparue devant la voyelle initiale du second membre (1927a 97 f.; 1928a 215). Ainsi, skr *dvīpa-* « île » représente *dwi-Hp-a-* de *dwi-* « deux » et *ap-* <H_2*ep-* « eau »; *anīka-* « visage » est *eni-Hk*^{w}*-o-* (« dans lequel il y a les yeux »), de *eni-* « dans » et *ok*^{w}*-* <H_3*ek*^{w}*-* « œil ».

(5) Une laryngale perdue était aussi postulée pour expli-

toute façon, surprenant que « Quelques problèmes » soit donné par lui comme publié en 1926, alors que l'article lui-même indique Déc. 1927 comme date d'achèvement (la publication est de l'année suivante). Noter, d'ailleurs, qu'on ne peut toujours se fier à l'évidence interne ; ainsi « *ə* i.e. et *h* hitt. », écrit six mois avant « Les effets » n'en comporte pas moins la mention (p. 95) : « Dans *Les effets...*, nous avons tâché de démontrer... », passage probablement ajouté par l'auteur sur épreuves.

La séquence ainsi établie pourra servir pour des investigations plus précises. Mais, vu la faible amplitude des écarts de temps, il nous suffira ici de considérer synchroniquement la production de ces deux années cruciales.

41. Kuryłowicz (1935 a, 30[1]) n'accepte pas l'idée que *ō* puisse toujours être apophonique.

quer le fait curieux que la loi de Brugmann ne jouait pas dans certaines formations du sanskrit. Ainsi le contraste entre *sādaya-* « asseoir » et *janaya-* « procréer » s'éclairait en les faisant remonter respectivement à i.e. *sodeye-* et *gonHeye-* : étant suivi de deux consonnes, le *o* du dernier exemple n'était pas plus susceptible d'allongement que celui, disons, de *worteye-* > *vartaya-* « tourner »[42].

(6) Mais le coup le plus spectaculaire fut assurément la découverte que *h* hittite continuait la laryngale i.e. H_2 (1927a 101 f.; 1928a 215; 1930, 111), cf. *hantetsi-* « premier » : lat. *ante*, *anterior*. D'autre part, H_1 ne laissait pas de trace en hittite, du moins en position initiale (1927a 104), cf. *estsi* « il est », de $He_1s\text{-}ti$.

(7) En contraste avec les exemples où le hittite a *ha-* répondant à *a-* des autres langues (ce qui implique H_2e-), il y a des cas où toutes les langues ont *a-* : hitt. *appa* « en arrière, derrière » en regard de gr. ἀπό, lat. *ab*. Pour ces mots, Kuryłowicz suggéra une quatrième laryngale H_4, qui serait aussi responsable de l'aspiration saussurienne (*th* de $t+H_4$) alors que H_2 n'aurait pas cet effet (1928a 215 f.; 1930 111; 1935a 29 f., 75, 254; 1937, 200).

(8) A partir de ce que nous savons aujourd'hui, on peut être surpris que Kuryłowicz ait nié la survivance de H_3 en hittite comme *h*; ainsi hitt. *hastai* « os » n'était pas expliqué par H_3*est-*, mais considéré comme une forme (à *o* apophonique) H_2*ost-* de H_2*est-* (1935a 112, 255). Lorsque Petersen se méprit et écrivit que le *h* hittite représentait selon Kuryłowicz la seconde *et* la troisième laryngale, celui-ci lui opposa un démenti irrité (1935b 26). Il est intéressant de noter que c'est encore Cuny qui en 1934 présenta la doctrine « correcte », c'est-à-dire aujourd'hui prévalente, en réclamant pour hitt. *h* la double origine H_2 et H_3 (203-205).

Mais Kuryłowicz découvrit une importante propriété de H_3. Puisque la racine *pō-* « boire » (cf. lat. *pōtāre*) présuppose peH_3-, mais que son présent redoublé $pi\text{-}pH_3\text{-}e\text{-}ti$ apparaît comme *pibeti* dans skr. *pibati*, v. irl. *ibid*, et (indirectement) lat. *bibit* avec un aboutissement *b* de pH_3, il faut en conclure que la consonne sonorisante H_3 était elle-même une sonore;

42. Kuryłowicz 1927b, 206-219 ; 1928a, 206f. Ici, comme en d'autres cas, peu importe que Kuryłowicz se soit, depuis lors, rétracté, tandis que d'autres ont entrepris de défendre la doctrine qu'il avait avancée puis écartée.

mais ceci doit signifier que la sonorité de H_3 était phonologiquement distinctive, ce qui suppose que H_3 était en corrélation de sonorité avec un autre phonème du système; la contrepartie sourde a été, provisoirement, supposée être H_2[43].

(9) A propos du *shwa*, Kuryłowicz à cette époque maintient (à la différence de Pedersen et de Cuny) que les laryngales ne peuvent devenir syllabiques, du fait qu'elles sont des consonnes. Pour rendre compte du shwa, il invoque donc (comme Möller) une voyelle réduite développée par anaptyxe *après* la laryngale, et devenue voyelle pleine une fois la laryngale disparue (1927b 202, mais surtout 233); aux trois laryngales devraient répondre trois shwas, mais seul le grec l'atteste (1928a 215). Pour les vues finales de cette période, voir 1935a 29, 42, 56, 73.

(10) Les laryngales fournissent aussi une explication de la *prothèse* du grec et de l'arménien. De même que dans le mot entre deux consonnes la laryngale développait un shwa anaptyctique, de même une laryngale initiale devant consonne développait un shwa de timbre approprié si elle suivait un mot à finale consonantique : *-C HC-* passait à *-C* H_eC-, et de là H_eC- à *əC-*. La paire H_2*eug-* : H_2*weg-* est la source de gr. αὐξάνω : ἀϝέξω « accroître »; H_2*elg-* dans gr. ἀλγ- a un correspondant à degré plein du second élément, H_3*leg-*, dans le grec ἀλέγω (1927c 207 f.). Cette solution (mais sous une forme bien moins claire) avait été entrevue par Cuny (1912 111 f.).

(11) Une dernière interprétation phonologique concerne les diphtongues longues (1927b 225-232; 1935a 36-41). Puisqu'une voyelle longue devant *i* ou *u* se résout nécessairement en *e*+*H* et que *H* intervocalique, alors, disparaît, seules des séquences comme *ei*, *eu* sont possibles, non *ēi*, *ēu*; mais, devant voyelle qui suit, la voyelle longue subsiste, le second élément de la diphtongue étant passé à la fonction de consonne : *ēye*, *ēwe*, de *eHye*, *eHwe*. C'est pourquoi sont impossibles les thèmes *rēi-* « richesse, chose » (lat. *rēs*) et *nāu-* « bateau » (lat. *nāuis*) tels qu'on les pose traditionnellement : on ne peut avoir que **reis*, gén. *rēyos* et **naus*, gén. *nāwos*. On ne peut rencontrer de vraies diphtongues longues

43. Kuryłowicz 1928a, 215 ; 1930, 111 ; 1935a, 54-55. 254. Cette partie de la théorie de Kuryłowicz semble être généralement méconnue, bien qu'elle anticipe certains développements des années cinquante.

qu'en position finale, où elles résultent de contractions; ainsi, dans les thèmes en *-ā*, le dat. sg. *-āi* issu de *-ā+ei*, c'est-à-dire de $-eH_2+ei$.

(12) Enfin, étant donné que la formule de la racine monosyllabique de Cuny était destinée à un grand avenir, on notera que, presque dès le départ, Kuryłowicz a soutenu que, devant la voyelle de base *e*, la racine pouvait avoir jusqu'à trois consonnes, et, après elle, jusqu'à deux, le type maximal étant représenté p. ex. par *streud-* (cf. 1927b 235 f.; 1935a 84-85, 121-130). Cela est manifestement incompatible avec la structure posée par Cuny [v. § 7 (8)]. D'autre part, quand Kuryłowicz dit qu'en principe toute racine a une forme « collatérale » (et, suivant Hirt, nous pouvons les appeler *forme I* et *forme II*), p. ex. $pelH_1$- et $pleH_1$-, $^*H_1enk'$- et H_1nek'-, nous retrouvons une tradition qui remonte à Cuny : voir § 7 (9), mais l'analyse de Cuny est, sans aucun doute, plus élégante.

A considérer d'ensemble ce catalogue des contributions de Kuryłowicz à la théorie laryngale, on ne peut que demeurer stupéfait de l'ingéniosité qui s'y manifeste. Pour les mettre dans une perspective plus saisissante, on les résumera dans les formules concises qui suivent :

(a) *trois ou quatre laryngales* (le hittite ne conserve que H_2; H_3 est la contrepartie sonore de H_2; s'il y a quatre laryngales, c'est H_4 qui cause l'aspiration ; si trois, H_2) ;

(b) *shwa* est : laryngale+voyelle d'anaptyxe;

(c) *allongement à la jointure des composés*;

(d) exceptions à la *loi de Brugmann* expliquées par les laryngales;

(e) *prothèse* grecque et arménienne due à une laryngale initiale préconsonantique;

(f) pas de *diphtongues longues*;

(g) *structure des racines* monosyllabiques à deux « formes ».

On constatera que c-g sont d'une totale nouveauté et que même a-b ont reçu non seulement des formulations neuves mais des arguments nouveaux (dont *h* hittite). *Kuryłowicz doit donc être tenu pour le premier développeur moderne de la théorie laryngale; sa découverte qu'en partie les laryngales i.e. survivent dans le* h *hittite fut l'apport décisif qui transforma l'hypothèse laryngale en vérité scientifique démontrée.*

10. Cette théorie, élaborée par tant d'ingénieuses et laborieuses démarches en moins d'une décennie, se trouva, quelques mois seulement après la publication des *Études*[44], éclipsée par les *Origines* d'**Émile Benveniste** (né en 1902). Le chapitre IX de cet ouvrage, intitulé « Esquisse d'une théorie de la racine » présentait un système que son élégante simplicité a fait très généralement accueillir comme satisfaisant à la fois les exigences de l'esthétique et celles de l'intelligence[45]; il est devenu la forme classique de la théorie laryngale, au moins en Europe. Les principaux points en sont les suivants :

(1) L'indo-européen avait *une voyelle (e)* et *trois laryngales*, caractérisées par leurs effets bien connus (149).

(2) De ces laryngales, le *hittite* conserve H_2 et H_3 (149).

(3) Comme les sonorantes i.e., les laryngales pouvaient aussi *(shwas)* assumer une fonction syllabique (149).

(4) La *prothèse* grecque et arménienne est due aux laryngales (152).

(5) Les *sourdes aspirées* i.e. dérivent de sourdes$+H_2$ (158).

(6) Il n'existe pas de *diphtongues longues* (167 f.).

(7) La *racine* i.e. était monosyllabique et triphonémique : *CeC* (150, 170).

(8) La *racine* pouvait être élargie par un *suffixe* diphonémique et se présentait alors (150 f.) sous deux formes :

thème I *CeC-C-*; thème II *CC-eC-*

Benveniste ne précise pas (comme nous avons essayé de le faire dans cette étude) qui sont ses prédécesseurs pour chacune de ces différentes thèses, mais donne, globalement, un très instructif catalogue des πρῶτοι εὑρεταί dont il a utilisé les travaux pour édifier son système : « La condition préalable à toute reconstruction indo-européenne a été fournie par la géniale découverte de F. de Saussure relative à la nature consonantique du phonème ə. Admise et enrichie par Möller,

44. Voir Benveniste 1935, 211.

45. Cet article était écrit quand je suis tombé sur un passage de Thomas S. Kuhn (*The Structure of Scientific Revolutions*, Chicago 1970, 155) concernant les arguments décisifs, « rarely made explicit, that appeal to the individual's sense of the appropriate or the aesthetic : the new theory is said to be 'neater', 'more suitable', or 'simpler' than the old ».

par MM. Pedersen et Cuny, cette théorie peut aujourd'hui passer pour établie grâce à la perspicacité de M. J. Kuryłowicz, qui a su reconnaître dans le *h* hittite deux des trois variétés du *ə* indo-européen » (148).

Certaines de ces affirmations sont erronées. — Comme on l'a vu, Saussure resta toute sa vie fidèle à l'idée de sa jeunesse que les coefficients étaient vocaliques, non consonantiques; l'erreur, nous l'avons signalé plus haut, s'introduisit avec Cuny. — Erreur aussi que d'attribuer à Kuryłowicz l'idée que H_2 et H_3 survivent tous deux en hittite : nous avons rappelé avec quelle vigueur il protesta contre la méprise de Petersen à cet égard. — Enfin, si le nom de Pedersen mérite à coup sûr d'être mentionné dans tout historique de la théorie laryngale (et nous l'avons fait nous-même plus haut), il faut reconnaître que, particulièrement à cette étape, les premières positions prises par Pedersen n'ont eu aucune action sur les développements principaux de la théorie.

Ceci nous laisse avec un triumvirat : Möller-Cuny-Kuryłowicz. Et le lecteur attentif n'aura pas manqué de reconnaître que les thèses de Benveniste doivent plus à Cuny qu'à Kuryłowicz :

(1) est la formule de Cuny : § 7 (1),

(2) est faussement attribué à Kuryłowicz, mais revient à Cuny,

(3) vient de Cuny : § 7 (3),

(4) est dû à Kuryłowicz (et Cuny), voir § 9 (10),

(5) est, au moins dans cette formulation, dû aussi à Kuryłowicz : § 9 (2), tout en venant, via Cuny, de Saussure,

(6) est la découverte de Kuryłowicz : § 9 (11),

(8) est en revanche à porter au crédit de Cuny : § 7 (9),

(7) est le seul point qui, dans cette formulation, appartient en propre à Benveniste. Cuny aussi avait plaidé pour le caractère monosyllabique de la racine, mais sa formule admettait des racines comme *bheidh-*, *bheudh-*, *bherdh-*, qu'exclut la formule de Benveniste.

On ne peut guère douter que Benveniste ait connu les travaux de Cuny aussi bien que de Kuryłowicz (l'un et l'autre nommés par lui dans le catalogue ci-dessus). Il est difficile de voir sur quoi se fonde Polomé pour dire (1965, 15 note 45) : « in spite of convergent ideas, Benveniste's systematic study of the PIE root was quite independent of Cuny's tentatively

formulated views ». La formulation du « Schwebeablaut » s'accorde de si près à celle de Cuny qu'elle en peut difficilement être indépendante, surtout si l'on ajoute le nombre d'analyses de détail sur lesquelles les deux auteurs sont d'accord[46]; ainsi Cuny analyse la racine *sthā-* comme forme alternante (« thème II ») *st-eA-* de *set-A-*, l'un et l'autre élargissements d'un *set(h)-* : § 7 (10), et Benveniste, à son tour (1935, 158) donne : I *set-*H_2-/II *st-e*H_2-.

En tout cas, l'admission globale par Benveniste d'une dette envers ses prédécesseurs et l'étroit accord de leurs thèses interdisent d'attribuer à Benveniste d'autre originalité que d'avoir présenté les découvertes de ceux qui l'ont précédé dans une synthèse extrêmement élégante et convaincante, qui eut la bonne fortune d'arriver à un moment où le climat général était prêt à accueillir avec faveur la nouvelle doctrine.

11. Notre enquête sur les mérites respectifs des savants qui ont peu à peu édifié la théorie laryngale aboutit donc aux nettes conclusions qui suivent[47] :

Saussure est le fondateur des vues modernes sur le système des voyelles et de leurs alternances en indo-européen, mais le véritable fondateur de la théorie laryngale est Möller. Cependant le mérite d'avoir, le premier, systématisé et développé la théorie revient à Cuny. Le triomphe de la théorie est dû à Kuryłowicz, qui non seulement pourvut le fondement factuel par l'exploitation des données hittites, mais appliqua un des esprits les plus créateurs qui soient à de multiples ramifications du problème. La chance voulut que les éléments essentiels de la théorie fussent, bientôt après, intégrés par Benveniste dans une captivante synthèse.

46. Ce serait différent s'il y avait trace d'une dénégation de Benveniste, comme dans le cas des spirantes interdentales, lorsque Cuny fit observer qu'il avait donné la même explication près de vingt ans plus tôt et que Benveniste répondit : « Je regrette de n'avoir pas connu l'article de M. Cuny » (PICL 4, 1938, 265). Bien entendu, du fait que Cuny renvoyait souvent à ses travaux antérieurs (ainsi à celui dont nous parlons, dans Litteris 7, 1930, 150 f ; Emerita 3, 1935, 281 f.) on ne peut exclure, même dans ce cas, que Benveniste ait été victime d'un phénomène psychologique bien connu : il aurait lu le travail de Cuny lors de sa publication, l'aurait ensuite complètement oublié, et, reprenant longtemps plus tard le problème, se serait rappelé la solution proposée par Cuny sans se rappeler qu'il avait lu cela quelque part. On sait que la mémoire peut nous jouer des tours pendables.

47. Il ne serait pas justifié d'inclure les noms de Sweet et d'Oštir dans notre catalogue final.

On peut être en désaccord avec plus d'un aspect de la théorie laryngale, et, personnellement, je m'accommode mal de trois laryngales ou plus. Mais on ne saurait nier que c'est cette forme de la doctrine qui a la plus vaste audience. Dans un de ses premiers travaux, Kuryłowicz jugeait que la dénomination de « *théorie franco-danoise* » était la plus adéquate (1927b 201). Si Saussure (malgré ses origines et sa langue maternelle, mais conformément à sa nationalité) peut en l'occurrence être exclu du monde français, nos résultats justifient la description de la théorie laryngale triomphante des années trente comme « la théorie *dano-franco-polonaise* ».[48]

Oswald SZEMERÉNYI.

Alemannenstr. 73
78 Freiburg i. Br. (Allemagne Fédérale).

RÉFÉRENCES

BENVENISTE, E. 1935. *Origines de la formation des noms en indo-européen*, Paris.

COUVREUR, W. 1937. *De Hettitische H*. Bibliothèque du Muséon, vol. 5. Louvain.

CUNY, A. 1912. *Indo-européen et sémitique*. Revue de phonétique 2, 101-132.
— 1934. *Linguistique du hittite*. RHA II/14, 199-220.

DE MAURO, T. 1968. F. de Saussure : *Corso di linguistica generale*. Introduzione, traduzione e commento di T. de Mauro, Bari, 2e éd.

DESNICKAJA, A. V. 1955. *Voprosy izučenija rodstva ie. jazykov*, Moscou.

FICK, A. 1880. Recension du *Mémoire* de Saussure, Göttingische gelehrte Anzeigen 417-439.

GODEL, R. 1969. *Les sources manuscrites du* Cours de linguistique générale *de F. de Saussure*, Genève, 2e tirage (1re éd. 1957).

KEILER, A. R. 1970. *A phonological study of the IE laryngeals*, La Haye.

KURYŁOWICZ, J. 1927 a. ə *i.e. et* h *hittite*, dans : Symbolae Grammaticae in honorem Ioannis Rozwadowski I, Cracovie, 95-104.
— 1927 b. *Les effets du* ə *en indo-iranien*, Prace Filologiczne 11, 201-243.

48. J'ai eu le plaisir de faire des conférences sur le sujet du présent article devant des auditoires dont l'attention et l'appréciation m'ont été précieuses à Saarbrücken (25.I.1973), Oxford (20.II.1973) et Londres (23.II.1973). J'en dis ici ma gratitude aux Professeurs Klaus Strunk et Anna Morpurgo-Davies, ainsi qu'au Classics Board of London University. Le professeur Lejeune a bien voulu, pour le *Bulletin*, traduire en français le manuscrit anglais ; je lui suis obligé de la peine qu'il a prise, et de diverses suggestions qu'il m'a faites pour présenter plus nettement ma pensée.

— 1927 c. *Origine i.e. du redoublement attique,* Eos 30, 206-210.
— 1928 a. *Quelques problèmes métriques du Rigveda,* Rocznik Orientalistyczny 4, 196-218.
— 1928 b. *Le type védique* gr̥bhāyáti, dans : Étrennes Benveniste, 1928, 51-62.
— 1930. *Un problème de sandhi i.e.,* PICL 1 (1928), 111-113.
— 1935 a. *Études indoeuropéennes,* I, Cracovie.
— 1935 b. *A propos de hittite* h, BSL 36, 25-27.
— 1937. *L'indo-européen connaissait-il* A *à côté de* O*?* dans : Mélanges van Ginneken, Paris, 199-206.

LEHMANN, W. P. 1952. *Proto-Indo-European Phonology,* Austin, Texas.
— 1972 a. *Contemporary linguistics and Indo-European studies,* PMLA 87, 976-993.
— 1972 b. *The comparative method as applied to the syntactic component of language,* Canadian Journal of Linguistics 17, 167-174.

MEILLET, A. 1937. *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes,* Paris, 8e éd.

MESSING, G. M. 1947. *Selected studies in IE phonology,* dans : Harvard Studies in Classical Philology 56-57, 161-232.

MÖLLER, H. 1879. Recension de F. Kluge, *Beiträge zur Geschichte der germanischen Conjugation,* 1879, dans : Englische Studien 3, 148-164. [Polomé date l'article de 1880, mais voir Möller 1906, VI].
— 1880. *Excurs: Die Entstehung des* o, dans : Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur 7, 492-534.
— 1893. Recension de F. Bechtel, *Hauptprobleme der idg. Lautlehre* (1892), dans : Zeitschrift für deutsche Philologie 25, 366-394.
— 1894. Recension de W. Streitberg, *Zur germanischen Sprachgeschichte* (1893), dans : Anzeiger für deutsches Altertum und deutsche Literatur 20, 116-140.
— 1906. *Semitisch und Indogermanisch I: Konsonanten,* Copenhague [Polomé et d'autres datent le livre de 1907, bien que la page de titre porte 1906].
— 1908. *Die gemein-idg.-semitischen Worttypen,* KZ 42, 174-191.
— 1909. *Indoeuropæisk-semitisk sammenlignende glossarium,* Copenhague.
— 1911. *Vergleichendes idg.-semitisches Wörterbuch,* Göttingen.
— 1917. *Die semitisch-voridg. laryngalen Konsonanten,* Copenhague.

OTŠIR, K. 1913. *Zum Verhältnis des idg.* x-*Lautes zu den semitischen Kehlkopflauten,* Anthropos 8, 165-180.

PEDERSEN, H. 1893 a. r-n-*Stämme,* KZ 32, 240-272.
— 1893 b. *Das Präsensinfix* n, IF 2, 285-332.
— 1900. *Wie viel Laute gab es im Indogermanischen?,* KZ 36, 74-110.
— 1908. *Die idg.-semitische Hypothese und die idg. Lautlehre,* IF 22, 341-365.
— 1909. *Vergleichende Grammatik der keltischen Sprachen I,* Göttingen.
— 1926. *La cinquième déclinaison latine,* Copenhague.
— 1938. *Hittitisch und die anderen ie. Sprachen,* Copenhague.
— 1962. *The discovery of language — Linguistic science in the 19th century,* Bloomington (1re éd. 1931 ; original danois 1924).

PISANI, V. & POKORNY, J. *Allgemeine und vergleichende Sprachwissenschaft — Indogermanistik — Keltologie,* Berne.

POLOMÉ, E. 1965. *The laryngeal theory so far — A critical bibliographical survey,* dans : Evidence for laryngeals, éd. W. Winter, 2e éd. La Haye, 9-78.

SAUSSURE, F. DE. 1878. *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*, Leipzig (réimpr. 1922, 1-268) [Bien que la page de titre porte 1879, le livre parut en décembre 1878 — anticipation qui tiendrait aujourd'hui du miracle — ; voir Streitberg 1914, 206 et Saussure 1922, 1, note].
— 1892. *Contribution à l'histoire des aspirées sourdes*, BSL 7, 118.
— 1922. *Recueil des publications scientifiques*, Genève.

SCHMITT-BRANDT, R. 1967. *Die Entwicklung des idg. Vokalsystems*, Heidelberg.

STREITBERG, W. 1914. *Ferdinand de Saussure*, Indogermanisches Jahrbuch 2, 203-213.

STURTEVANT, E. H. 1930. Can Hittite *h* be derived from Indo-Hittite ə̥ ? Language 6, 149-158.

SWEET, H. 1881. *Recent investigations of the Indogermanic vowel-system*, TPS 155-162.

SZEMERÉNYI, O. J. L. 1971. *Richtungen der modernen Sprachwissenschaft I*, Heidelberg.

TRONSKIJ, I. M. 1967. *Obščeindojevropejskoje jazykovoje sostojanije*, Leningrad.

VAILLANT, A. 1950. *Grammaire comparée des langues slaves I: Phonétique*, Lyon-Paris.

VALLINI, C. 1969. *Problemi di metodo in Ferdinand de Saussure indoeuropeista*, SSL 9, 1-85.

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

COLLECTION LINGUISTIQUE

Ouvrages disponibles

28. A. SAUVAGEOT. **L'emploi de l'article en gotique** .... 16 F
31. K. SANDFELD. **Linguistique balkanique. Problèmes et résultats,** reproduction .... 40 F
32. M. CAHEN et M. OLSEN. **L'inscription runique du coffret de Mortain** .... 16 F
35. G. DUMÉZIL. **La langue des Oubykhs** .... 28 F
36. A. YON. **Ratio et les mots de la famille de « reor »** .... 28 F
37. S. LYONNET. **Le parfait en arménien classique** .... 24 F
38. P. CHANTRAINE. **La formation des noms en grec ancien,** reproduction .. 80 F
40. A. MEILLET. **Linguistique historique et linguistique générale.** Tome II .... 24 F
42. F. MOSSÉ. **Histoire de la forme périphrastique** être + participe présent **en germanique.** 1re partie : introduction, ancien germanique, vieil anglais. 16 F
43. —— 2e partie : moyen anglais et anglais moderne .... (Épuisé)
49. M. DURAND. **Voyelles longues et voyelles brèves. Essai sur la nature de la quantité vocalique** .... 28 F
50. M. VEY. **Morphologie du tchèque parlé** .... 32 F
52. J. CANTINEAU. **Les parlers arabes du Hôrân** (texte et atlas), 2 vol. .... 80 F
53. J. MAROUZEAU. **Quelques aspects de la formation du latin littéraire** .... 32 F
54. A. ERNOUT. **Les adjectifs latins** en -osus et en -ulentus .... 16 F
55. J. VENDRYES, **Choix d'études linguistiques et celtiques** .... 48 F
57. W. LESLAU. **Étude descriptive et comparative du gafât** (éthiopien méridional) .... 60 F
58. A. BASSET. **Articles de dialectologie berbère** .... 32 F
59. A. MIRAMBEL. **La langue grecque moderne : description et analyse** .... 64 F
60. É. BENVENISTE. **Études sur la langue ossète** .... 32 F
61. J. GAGNEPAIN. **La syntaxe du nom verbal dans les langues celtiques,** vol. 1 : Irlandais .... 60 F
62. L. FLEURIOT. **Dictionnaire des gloses en vieux-breton** .... 100 F
63. L. FLEURIOT. **Le vieux-breton : éléments d'une grammaire** .... 72 F
64. A. SJÖGREN. **Les parlers bas-normands de l'île de Guernesey.** I. Lexique français-guernesiais .... 40 F
65. D. TILKOV. **Le vocalisme bulgare ; les mouvements articulatoires et leur effet acoustique dans la formation des voyelles bulgares** .... 80 F
66. A. CARTIER. **Les verbes résultatifs en chinois moderne** .... 80 F
67. A. SAUVAGEOT. **L'élaboration de la langue finnoise** .... 88 F
68. M. PETURSSON. **Les articulations de l'islandais à la lumière de la radiocinématographie** .... (sous presse)
69. C. PARIS. **Système phonologique et phénomènes phonétiques dans le parler besney de Zennun Köyü (Tcherkesse oriental)** ...... (sous presse)

(Remise consentie aux membres de la Société : 25 %)

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK 11, rue de Lille 75007 PARIS